

Les victimes juives du nazisme au lycée Condorcet, 1941-1945

Roger Perelman, né le 19 juillet 1922 à Varsovie, de nationalité polonaise, fils d'un tailleur de la rue de Rochechouart (IX^e). Elève de maths sup en 1940-1941, il est arrêté par la police de Vichy en tant que juif étranger (apatride), le 14 mai 1941, et enfermé au camp de Pithiviers, avant d'être envoyé travailler dans une ferme du Loiret. S'en évade au bout d'un mois et passe en zone Sud, où le rejoint une partie de sa famille à l'été 1942 (sa mère meurt noyée en franchissant la ligne de démarcation). Arrêté par la Gestapo de Nice le 19 octobre 1943, envoyé à Drancy puis déporté à Auschwitz par le convoi n° 61 (28 octobre 1943). Survit à sa déportation. Devient pédiatre. Meurt le 23 juillet 2008.

Vidal Chapira, né le 13 septembre 1922 à Paris, fils d'un professeur de langues, demeurant rue du Boccador (VIII^e). Était élève de 1^{ère} B2 au moment de son arrestation, lors de la rafle des notables juifs du 12 décembre 1941. Est ensuite interné au camp de Compiègne avec son père. Meurt en avril 1942 à l'hôpital Broussais des suites de son internement.

Jacques Tazlicki, né le 10 janvier 1925 à Anvers, de nationalité russe, fils d'un ingénieur domicilié rue de Copenhague (VIII^e). Avait obtenu en 1941, en seconde, le 2^{ème} prix de composition française, le 2^{ème} prix de version grecque, le 2^{ème} prix d'anglais ; il venait d'obtenir, en première A3, le 1^{er} prix de version latine et le 1^{er} prix d'anglais. Déporté à Auschwitz par le convoi n°15 (5 août 1942). Sans doute gazé dès son arrivée au camp.

Henri Weinberg, né le 27 décembre 1926 à Paris, fils d'un ébéniste domicilié Cité Trévise (IX^e). Avait obtenu en juillet 1941, en classe de 4^{ème} B2, le 2^{ème} prix de sciences naturelles, le 2^{ème} prix de physique, et des accessits de mathématiques, d'histoire et géographie, d'allemand, de langue française, de récitation ; et il venait d'obtenir, en classe de 3^{ème} B2, le 2^e prix de mathématiques, le 2^e prix de physique, le 3^e accessit d'histoire et géographie. Déporté à Auschwitz par le convoi n°25 (28 août 1942). Sans doute gazé dès son arrivée au camp.

Jacques Reinach, né le 26 mars 1924 à Paris, élève de Philo2 en 1941-1942, scolarisé à Condorcet depuis la 6^{ème}, fils d'un directeur de société demeurant rue du Faubourg Saint-Honoré (VIII^e) et descendant d'une famille de la grande bourgeoisie parisienne particulièrement détestée des antisémites et particulièrement liée à Condorcet. Déporté à Auschwitz par le convoi n°36 (23 septembre 1942), décédé le 3 décembre 1942.

Jules Aron, né le 14 janvier 1924 à Cernowitz (Bucovine, Roumanie, aujourd'hui Ukraine), de nationalité roumaine, fils d'un tailleur installé Cité du Midi (XVIII^e). Était élève de 1^{ère} A''2 en 1941-1942 et obtint cette année-là le 2^{ème} prix de composition française. Déporté à Auschwitz par le convoi n°38 (28 septembre 1942). Sans doute gazé dès son arrivée au camp.

Charles Varsano, né le 2 octobre 1923 à Salonique, de nationalité grecque, fils d'un agent de fabrique habitant rue Saint-Laurent (X^e). Elève de Philo3 en 1941-1942. Charles Varsano avait reçu trois prix de composition française, d'anglais et d'allemand en première, deux accessits de mathématiques et de sciences naturelles en philo et il était inscrit en faculté de médecine au moment de sa déportation. Déporté à Auschwitz par le convoi n° 44 (9 novembre 1942). Sans doute gazé dès son arrivée au camp.

Hugues Steiner, né le 4 septembre 1926 à Paris, fils d'un industriel du meuble du faubourg Saint-Antoine (XII^e). Est arrêté à la sortie du lycée par la police aux questions juives dans la matinée du samedi 20 juin 1942 alors qu'il est élève de 3^{ème} B1 (il figure néanmoins, le mois suivant, au palmarès de sa classe en éducation physique et en allemand). Détenu au Dépôt de la préfecture de police jusqu'à son transfert à Drancy, le 17 juillet 1942. Travaille à la boulangerie de Drancy.

Déporté à Sobibor par le convoi n°53 (25 mars 1943). S'évade de son convoi près de Francfort, est rattrapé et envoyé à Auschwitz, où il arrive le 30 avril 1943 (Konzentrationslager Auschwitz, « Name und Vorname : Steiner Hugo Israel », « Beruf : Schüler », « Vorbildung : 6 kl. Volksschule, 5 kl. Gymn. »). Survit à sa déportation. Devient designer. Meurt le 15 mars 1991.

Jean Krell, né le 11 mai 1925 à Varsovie, scolarisé à Condorcet depuis la 6^{ème}, fils du directeur d'une fabrique de chapeaux de la rue Saint-Joseph (II^e). Elève de 1^{ère} A3 en 1941-1942, il figure au palmarès de sa classe en histoire, géographie et version grecque. Il quitte le lycée et sans doute Paris à l'été 1942. Déporté à Auschwitz par le convoi n°59 (2 septembre 1943). Sans doute gazé dès son arrivée au camp.

Jean Navarro, né le 23 décembre 1924 à Paris, élève de 1^{ère} M1 en 1942-1943, fils d'un dentiste de la rue de Pétrograd (actuelle rue de Saint-Petersbourg, dans le VIII^e). Était scolarisé à Condorcet depuis la 11^{ème} (1932). Déporté à Auschwitz par le convoi n°59 (2 septembre 1943). Sans doute gazé dès son arrivée au camp.

Etienne Franses, né le 26 février 1927 à Paris, était le fils d'un négociant en bijoux de la rue de Bruxelles (IX^e). Il est élève de 2^{nde} A''1 en 1941-1942, année où il quitte le lycée (il avait obtenu deux accessits en 1941, en version latine et en allemand). Déporté à Auschwitz par le convoi n°66 (20 janvier 1944). Sélectionné pour la chambre à gaz de Birkenau le 21 avril 1944.

Jacques Yeni, né le 25 juin 1925 à Haïfa (Palestine mandataire, aujourd'hui Israël), de nationalité palestinienne, fils d'un ouvrier-chapelier de la rue Saint-Joseph (II^e). Elève de maths sup en 1943-1944. En 1941-42, en classe de 1^{ère} A' 1, il est félicité aux trois trimestres et remporte en fin d'année le premier prix de mathématiques, le premier prix de physique, le premier prix d'anglais. En 1942-1943, en maths élem, il est constamment 1^{er} en mathématiques. Arrêté (avec ses parents) par des miliciens français dans la soirée du 21 janvier 1944. Déporté à Auschwitz par le convoi n°67 (3 février 1944). Sans doute gazé dès son arrivée au camp.

Claude Goldstein, né le 14 décembre 1928 à Sannois (Seine-et-Oise), fils de photographe. Elève de 2^{nde} B2 en 1943-1944, avait obtenu en 5^{ème}, en 1941, le 1^{er} prix d'histoire et géographie, le 1^{er} prix de sciences naturelles, le 1^{er} prix de dessin, le 2^{ème} prix de chant ; en 4^{ème}, en 1942, le 1^{er} prix de dessin, le 2^{ème} prix de thème latin, un accessit de chant et un accessit d'anglais (je n'ai pas eu accès aux palmarès de 1943). Déporté (avec 6 membres de sa famille) à Auschwitz par le convoi n°70 (27 mars 1944). Sans doute gazé dès son arrivée au camp.

Pierre Weill, né le 8 janvier 1927 à Strasbourg, fils d'un chef d'entreprise du secteur de la confection pour enfants de la rue Réaumur (II^e). Bachelier à 16 ans en 1943 (en ayant sauté la 4^{ème}), il avait été un brillant élève de 1^{ère} A (« élève parfait » selon le surveillant général, 1^{er} prix de composition française, 2^{ème} prix de récitation, 2^{ème} prix d'anglais), puis de philo (félicité au 1^{er} et au 3^{ème} trimestre, particulièrement loué par son professeur de philosophie : « excellent élève, vivant et prenant une part active à la classe ; esprit critique éveillé »), et il était félicité par le conseil de classe au 2^{ème} trimestre d'hypokhâgne. Arrêté dans une rafle du métro le 30 avril 1944. Fusillé à une date inconnue, dans les dernières semaines de l'Occupation.

Bertrand Herz, né le 24 avril 1930 à Paris, fils d'un ingénieur centralien du Vésinet. Prix d'excellence en 6^{ème} A7 en 1941 et en 5^{ème} A7 en 1942, Bertrand Herz gagne la zone Sud avec ses parents le 1^{er} octobre 1942. Elève au lycée de Toulouse (actuel lycée Pierre de Fermat) en 1942-1943 et 1943-1944. Arrêté le 5 juillet 1944 avec sa sœur et ses parents par la Gestapo de Toulouse. Déporté à Buchenwald par le convoi n°81 (30 juillet 1944). Survit à sa déportation. Revient à Condorcet en 1945. Entre à l'Ecole polytechnique en 1951. Meurt le 20 mai 2021.

Marguerite Efraïm Hugues Steiner

Lettres à Blanchette

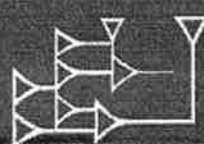
juin 1942-mars 1943



*Édition établie avec le concours de
Michel Labarre, Marguerite Heuzé et Paule Steiner*

Collection Témoignages de la Shoah

Fondation
pour la
Mémoire
de la



Éditions
Le Manuscrit

Lagerstufe II
Konzentrationslager Auschwitz An der Map: *Pol. fidec.* Del. Nr. *110020*

Name und Vorname: *Steiner Hugo Simon*

geb. *19. 12. 1927* in *Paris*

Wohnort: *Paris, 10, Laub. St. Antoine 242*

Beruf: *Schneider* Rel.: *nie*

Staatsangehörigkeit: *Frankreich* Stand: *led.*

Name der Eltern: *Karl u. Edith, geb. Berone* Rasse: *franz. u. m.*

Wohnort: *7 M. u. o. ; in Haft*

Name der Eltern: *17* Rasse: *!*

Wohnort: *Paris*

Kinder: *keine* Alterlicher Ernährer der Familie oder der Eltern: *!*

Wohnort: *6 Kl. Volksschule, 5 Kl. Gymn*

Wohnort: *CC / E* von - bis *!*

Kriegsbeschäftigung: *!* von - bis *!*

Größe: *1,74* Haar: *opengl.* Haare: *braun* Gestalt: *schlank*

Augen: *normal* Bart: *keine* Gesicht: *jungr* Ohren: *normal*

Stimme: *franz.* Augen: *braun* Zähne: *vollst.*

Wohnort: *keine*

Wohnort: *keine*

Wohnort: *kein*

Wohnort: *20. 5. 42, 2. 1. 43*

Wohnort: *39. 11. 43* 2. Mal eingekerkert: *!*

Wohnort: *1941, 1942 81 3233/Hg (1085)*

Wohnort: *keine* von - bis *!*

Wohnort: *keine*

Wohnort: *kein*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

Wohnort: *angew. keine*

MA'TRICULE 159 776

en yiddish avec un détachement stupéfiant. « Tu vois, dit-il, tous ceux qui ne sont pas allés de ton côté ont été conduits à Birkenau pour être gazés et passés au crématoire. » Presque guilleret, il a l'air de me glisser ainsi une information anodine, une donnée comme une autre de la vie concentrationnaire. Personne ne dit rien. On ne peut pas encore y croire. » On les réveille au milieu de la nuit suivante pour une séance de gymnastique saugrenue. Un kapo polonais demande à André Salkov, déporté en même temps que Roger, son village d'origine. Devant sa réponse, le kapo lâche : « Moi aussi ! » Alors Salkov s'exclame : « On est donc du même village ! » Que n'a-t-il pas dit ? Il est aussitôt roué de coups. Il n'est pas concevable qu'un kapo polonais partage la même origine qu'un sous-homme de juif. « Cela faisait partie des données à intégrer dans cet univers fou. Il fallait apprendre vite. »

Puis il y a le tatouage. Roger suit simplement la file. « Je ne réalise rien. Tout est allé trop vite. J'ai plongé dans une espèce d'hébétéude. Mon numéro est 159 776. C'est ainsi qu'on va désormais m'appeler. Mais attention : je vis sous ce matricule. Je ne suis pas ce matricule. » Le même soir, il est déposé en camion dans un petit camp de la périphérie d'Auschwitz, le camp de Janina, dont les détenus sont affectés à une mine de charbon. L'écrivain et ancien déporté Primo Levi en parlera comme d'un « camp de punition ». Roger s'en étonne encore. Il n'a pas eu le temps de mériter d'être puni...

DANS la bousculade de l'arrivée nocturne, un détenu - « juif belge » - lui lance : « Surtout être dans l'équipe de nuit ! Et ne pas dire que tu es étudiant. » Un SS arrive alors et répartit les nouveaux venus en trois groupes. Placé dans une équipe de jour, Roger, sur une pulsion, se faufile dans le groupe de la nuit. Le Belge lui a sauvé la vie. « Janina était un enfer qui épuisait et broyait les hommes. Le jour, les mineurs pellaient du charbon, 8 heures d'affilée, sans nourriture, dans un vacarme assourdissant. Certains ne tenaient pas une semaine. Aucun n'a tenu plus d'un mois. La nuit, il s'agitait. La

Membre de l'équipe de nuit, il commence à travailler à 22 heures et revient au camp vers 8 heures. Le temps d'une douche puis d'une soupe de légumes qui gèle en hiver et qui va en s'éclaircissant, il s'écroule sur sa couche jusqu'à la séance d'appel de 16 heures, qui oblige les détenus, parfois pendant des heures, à un garde-à-vous impeccable au beau milieu du camp. Le repas du soir est constitué d'un breuvage couleur café, avec un morceau de pain et un petit carré de margarine. « La faim est obsédante et obsessionnelle. On ne pense qu'à cela. »

Le pire, ce sont les sélections. Elles ont lieu en plein jour et privent l'équipe de nuit de sommeil. Les détenus sont alignés et tandis qu'un SS, suivi d'un scribe qui note les numéros, inspecte leur état. Un coup de menton désignant un homme, et son sort est joué. Direction Auschwitz : la chambre à gaz. Sous la fournaise, dans le vent ou la neige, les déportés font de leur mieux pour avoir l'air vaillant. Ils se sont frotté les joues espérant les rosir ; ils tentent de garder l'équilibre. Lors d'une de ces séances supplicieuses, le SS marque un temps d'arrêt devant Roger et paraît hésiter. Le jeune homme cesse de respirer.

Il y a aussi les pendaisons. Elles touchent surtout les prisonniers ayant tenté de s'évader, le plus souvent des soldats de l'armée soviétique. « Nous, ça ne nous venait pas l'idée. Pour aller où ? En parlant quelle langue ? Connaissant l'antisémitisme viscéral de Polonais alentour, nous n'avions aucune chance. » La pendaison a lieu « en grande pompe ». Tout le camp est réuni. Le menuisier adresse la potence sur une estrade, un SS prononce un discours auquel personne ne fait attention, la trappe s'ouvre, les corps se balancent, les détenus observent dans le silence. « Non, cela ne nous tourmentait plus. On était moins attristé de les voir pendus qu'il d'avoir perdu du sommeil. Cela faisait partie du paysage. »

Comme les coups, les insultes, les blessures, les pieds ensanglantés, les diarrhées qui vident et anéantissent. Comme l'individualisme forcené qui exclut tout geste de compassion ou de solidarité, tout regard, toute attention à l'autre. « J'ai vu des fils travailler



In der Stille liegt die Kraft

Als erster amtierender US-Präsident besucht Barack Obama die Gedenkstätte Buchenwald. Trotz der Hektik, die im Vorfeld der Reise herrschte, kommt es zu bewegenden Begegnungen. Und wieder einmal gelingt es ihm, Pathos und Politik gleichermaßen zu vermitteln

Von Christiane Kohl und Daniel Brössler

Dresden/Buchenwald - Es ist jener Moment im Innenhof des Dresdner Residenzschlosses, als die Sonne bereits bis ans Rednerpult herangeleuchtet ist. Wärme, von einem fernen Glasdach gebrochene Strahlen tauchen die sorgfältig restaurierten Sandsteinbalustraden, die den Innenhof umschließen, in ein gelbes Licht. Doch sie lenken auch den Blick auf die verwitterten Oberflächen der alten Rundbögen und Säulen im Rücken des Präsidenten, an denen die Spuren eines zurückliegenden Bombenhagels trotz aller Reparaturen noch gut erkennbar sind. Selbst hier also, mitten in dem barocken, fast kitschig anmutenden Herz der wiederaufgebauten Elbmétropole mit ihrer Pracht ist das Grundthema gegenwärtig, dem Barack Obama diesen Kurztrip nach Ostdeutschland und Frankreich so kurz nach seiner großen Rede zur Nahostpolitik in Kairo gewidmet hat: Es geht ihm um Krieg und Versöhnung, nicht nur in der Geschichte, sondern auch jetzt. Und es geht um die Frage, wie es geschehen kann, dass Menschen furchtbare, kaum fassbare Barbareien anrichten.

Kerzengerade steht er an dem Ort, an dem SS-Leute über Leben und Tod entschieden

Deshalb also Buchenwald? Kerzengerade, mit gefalteten Händen steht der US-Präsident in der alten Sandsteinkulisse am Pult, als plötzlich die Frage gestellt wird, welche persönlichen Motive ihn zum Besuch im ehemaligen Konzentrationslager bewogen haben. Obama beginnt zu gestikulieren, stellt die rechte Fußspitze an die linke Ferse und bleibt zunächst eher allgemein: Der Hauptgrund seines Besuchs in Europa sei die Erinnerung an die Landung der Amerikaner in der Normandie am 6. Juni 1945. Ein „sehr bedeutender Moment“, mit dem der Anfang vom Ende des Zweiten Weltkriegs begonnen habe. Als ein Teil dieses Erinnerns sei es wichtig für ihn, das Lager in Buchenwald zu besuchen, sagt Obama. Aber es gibt da noch diese „persönliche Verbindung“, und die hängt mit jenen furchtbaren Dingen zusammen, die sein Großonkel Charles Payne bei Kriegsende in der Region um Buchenwald erlebte. „Er war der Bruder meines Großvaters“, sagt der US-Präsident und wird nun doch persönlich: „Er war gerade mal 19 Jahre alt“, und es sei für den jungen Mann später sehr schwer gewesen, die furchtbaren Bilder zu verarbeiten, die er gesehen hatte. Er sei im Schockzustand zurückgekehrt.

Leichen, die wie Lumpen auf dem Boden lagen, abgemagerte, teils verwesene Körper, die jemand übereinander gestapelt hatte. Payne hatte zu jenen US-Soldaten gehört, die am 5. April 1945 das etwa 70 Kilometer südwestlich von Buchenwald gelegene Außenlager Ohrdruf befreit hatten. Noch in den letzten Monaten des Krieges war es eingerichtet worden, die KZ-Häftlinge sollten in einen nahen Stollen ein Führerhauptquartier bauen. Tausende starben dabei. Ohrdruf war das allererste KZ gewesen, das die Amerikaner erreichten. Payne und seine Kameraden fragten sich, wozu Menschen fähig sein könnten. Sein Großnephew Obama lenkt nun den Blick auf die hasserfüllte Konfrontation im Nahen Osten: „Wir müssen die Gefahren reflektieren“, sagt er, „die entstehen, wenn Menschen in solchen Konflikten stecken.“ Und Angela Merkel assistiert, sie sehe eine „einzigartige Möglichkeit“, den Verstand-



„Dies ist ein Teil des Erinnerns“: Barack Obama mit Angela Merkel, Elio Wiesel (rechts) und Bernd Herz (links) im ehemaligen Konzentrationslager Buchenwald. Foto: Regina Schmeken

lungsprozess im Nahen Osten einzuleiten, Obamas Rede in Kairo sei dafür „ein Türöffner gewesen“.

So sind die Konflikte in Nahost mit ein Grund, dass in Barack Obama zum ersten Mal in der Geschichte der Gedenkstätte Buchenwald ein amtierender US-Präsident das frühere KZ besucht. Nur Dwight D. Eisenhower war 1945 in die Barackensiedlung auf dem Ettersberg gegangen, da war er allerdings noch Kriegsbefehlshaber. Schon im April 1945, wenige Tage nach der Befreiung am 11. des Monats, hatte es in Buchenwald eine erste Gedenkfeier für die Toten gegeben. Dafür hatten die Überlebenden einen hölzernen Obelisk gezimmert, der auf dem alten Appellplatz aufgestellt wurde, wo zumeist die sinnlosen Strafen verhängt wurden, die Aussonderungen der Häftlinge stattfanden, und SS-Leute so über Leben oder Tod entschieden.

Es weht ein kalter Wind, als Barack Obama das Lager durch das alte Torgebäude betritt. Er schreitet über den steinigen, zugigen Platz, während er sich von zwei älteren Herren ihre Erinnerungen berichten lässt: Der Weißhaarige ist Obamas Linker war hier als 16-jähriger Häftling. Es ist der Friedensnobelpreis-

träger Elio Wiesel, ohne den Obama den Weg nach Buchenwald vielleicht nicht gefunden hätte. Zur Rechten des Präsidenten geht Kanzlerin Merkel, neben ihr Bernd Herz, der betagte Präsident des internationalen Lagerkomitees. Wiesel und Herz scheinen unendlich viel zu erzählen zu haben. Es sind stille Bilder, die um die Welt gehen. Obama macht auch in diesem Gang deutlich, dass er nicht als Ankläger gekommen ist, sondern im Zeichen der Versöhnung, aber sich aller Schrecken der Vergangenheit bewusst. Die vier schwarz gekleideten Menschen nähern sich mit je einer weißen Rose in der Hand der in den Boden eingelassenen Stahlplatte. Sie ist auf 37 Grad erwärmt, die Temperatur des menschlichen Lebens. Nachdem er die Rose niedergelegt hat, hält der Präsident inne. Kaum genug Zeit, um die Inschrift zu lesen. „Ägypter, Albaner, Algerier, Amerikaner“, beginnt auf der Platte die Aufzählung von 57 Nationen, aus den denen die Opfer stammten – unter „J“ liest man „Juden“.

Auf dem Weg zum Kleinen Lager, einem Ort besonderer Schrecken, berührt Obama Wiesel zaghaft, kaum sichtbar am Rücken. Am Rande des Lagers ist ein kleines Wäldchen. „Wenn diese Bäume sprechen könnten“, sagt Wiesel. Eine knappe Stunde führen Herz und Wiesel Präsident und Kanzlerin über den Schauplatz ihrer Leiden. Danach muss etwas gesagt werden, der Besuch eines KZ kann nicht einfach eingeschoben werden in ein Präsidentenbesuchsprogramm ir-

gendwo zwischen Kairo und Normandie. „Ich verneige mich vor den Opfern“, sagt die Kanzlerin. Sie spricht über die deutsche Staatsraison, darüber, dass die Erinnerung an die Shoah wachgehalten werden müsse, aber auch an die Opfer, die gebracht werden mussten von den Alliierten, um „den Terror zu beenden“. Merkel dankt den Befreier.

Seite an Seite hat Obama noch kurz zuvor mit Merkel unter den bunten Deckenmalereien in der Dresdner Frauenkirche gestanden, während der sächsische Landesbischof Jochen Bohl ein Friedensgebet spricht. „Wir beten vor allem für Verständnis zwischen Israel und Palästina, zwischen der muslimischen Welt und dem freien Westen.“ Da ist er also, der Moment, in dem sich alle vermeintlichen

„Die waren überwältigt von der Schönheit hier“

Widersprüche dieses schnell zusammengeknüpften Besuchs in sich auflösen scheinen, und die Frauenkirche ist das Sinnbild: So wie das Gotteshaus vor Jahren in einem gewaltigen Kraftakt aus Tausenden rußgeschwärzten Sandsteinen wieder aufgebaut worden war, so fügen sich die Stationen der Reise wie ein Mosaikbild zusammen. Es geht Obama um einen wachen Sinn für Geschichte, um Frieden und Versöhnung. Und der Be-

such in der Kirche scheint neben Buchenwald ein zentraler Stein darin zu sein.

Bis zuletzt war unklar, ob Obama der Frauenkirche fernbleiben würde oder ob Merkel ihn überzeugen könnte – sie hatte vehement für den Kirchenbesuch plädiert, doch die amerikanischen Reiseplaner sahen anfangs keinen Sinn darin. Überhaupt war Dresden keineswegs Obamas Wunschreiseziel: Weimar, die schmucke Klassikerresidenz hätte den US-Planern längst als Kontrastprogramm zu dem KZ-Besuch genügt. Doch dann kamen die Vortrupps nach Dresden, und „die waren überwältigt von der Schönheit hier“, sagt Oberbürgermeisterin Helma Orosz. Vor allem das Grüne Gewölbe mit seinen Glitzersteinen und Kristallschalen, den brillantbesetzten Hutmädeln und den schillernden Manschettenknöpfen aus Diamanten hatte es den Amerikanern angetan. Und so entschieden sie, das politische Tüte-a-léte von Obama und Merkel in einen Frunkraum zu legen. Das Gerangel um die Frauenkirche zog sich weiter. Schon klagte das Bundespresamt über die „unorthodoxe Vorbereitung“ der Amerikaner, Spekulationen über ein Zerwürfnis kamen auf. Dann vischiert der Präsident in Dresden alles mit zwei Worten weg: „Stop it!“

Abends zuvor war Obama aus Kairo kommend in Dresden gelandet. Die Nacht verbrachte er in der Kronprinzensuite des Taschenbergpalais, einer 360 Quadratmeter großen Zimmerflucht. Si-

Ein Berg voller Probleme

Jahrelang wurde Asse II als Lager für Atomabfälle missbraucht – nun drängt die Zeit, weil die Schachanlage einstürzen oder mit Wasser volllaufen könnte

Von Jens Schneider

Remlingen - Das Gebirgswasser läuft und läuft immer weiter. Unaufhörlich plätschert es durch das Rohr, wie bei einem Brunnen auf einem Marktplatz. Der stetige Fluss in Kammer 3 – 658 Meter tief unter der Erde – wirkt zwar harmlos und kontrollierbar. Die salzhaltige Flüssigkeit wird einfach im Container gesammelt und mit dem Fahrstuhl über Tage gebracht. Aber dies ist eine der Stellen im früheren Salzbergwerk Asse 2, die Wolf-

rau. „Oder: Wir haben derzeit keinerlei Hinweise, aber...“

Dahinter steckt keineswegs Unkenntnis oder fehlendes Temperament. Es ist die Entschlossenheit, exakt zu sein und nicht irgendwelche Geschichten zu erzählen über das, was in den labyrinthischen Gängen des Bergwerks mit seinen 131 Kammern los ist. König muss Glaubwürdigkeit für ein Projekt gewinnen, dessen vorherige Betreiber „die Glaubwürdigkeit auf null gebracht haben“. Seit dem vergangenen Sommer hat sich das ein-



„Wir wissen nicht, wie lange die Standsicherheit“



13

PIERRE PETIT PHOTO.

122, RUE LAFAYETTE - PARIS

Premier
 St Paul
 Dorel
 Bignon
 Bureau
 1947-42
 Tendant
 Valentin
 Heng

JULIEN	
<p>18° (36°) 26.5 (12.30) 28° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>	<p>18° (36°) 26.5 (12.30) 28° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>
<p>MERCREDI 19° (36°) 27.5 (12.30) SAMEDI 20° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>	<p>MERCREDI 19° (36°) 27.5 (12.30) SAMEDI 20° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>
<p>JEUDI 18° (36°) 24° (12.30) 27° (46.30) Bonne nuit légère. Un peu de vent</p>	<p>JEUDI 18° (36°) 24° (12.30) 27° (46.30) Bonne nuit légère. Un peu de vent</p>

(5)

JULIEN	
<p>18° (36°) 26.5 (12.30) 28° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>	<p>18° (36°) 26.5 (12.30) 28° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>
<p>MERCREDI 19° (36°) 27.5 (12.30) SAMEDI 20° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>	<p>MERCREDI 19° (36°) 27.5 (12.30) SAMEDI 20° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>
<p>JEUDI 18° (36°) 24° (12.30) 27° (46.30) Bonne nuit légère. Un peu de vent</p>	<p>JEUDI 18° (36°) 24° (12.30) 27° (46.30) Bonne nuit légère. Un peu de vent</p>

1942

JULIEN	
<p>18° (36°) 26.5 (12.30) 28° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>	<p>18° (36°) 26.5 (12.30) 28° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>
<p>MERCREDI 19° (36°) 27.5 (12.30) SAMEDI 20° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>	<p>MERCREDI 19° (36°) 27.5 (12.30) SAMEDI 20° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>
<p>JEUDI 18° (36°) 24° (12.30) 27° (46.30) Bonne nuit légère. Un peu de vent</p>	<p>JEUDI 18° (36°) 24° (12.30) 27° (46.30) Bonne nuit légère. Un peu de vent</p>

AOUT	
<p>18° (36°) 26.5 (12.30) 28° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>	<p>18° (36°) 26.5 (12.30) 28° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>
<p>MERCREDI 19° (36°) 27.5 (12.30) SAMEDI 20° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>	<p>MERCREDI 19° (36°) 27.5 (12.30) SAMEDI 20° (46.30) 1.10 p.m. 500 vent d'ouest après 10 h. 28° (12.30)</p>
<p>JEUDI 18° (36°) 24° (12.30) 27° (46.30) Bonne nuit légère. Un peu de vent</p>	<p>JEUDI 18° (36°) 24° (12.30) 27° (46.30) Bonne nuit légère. Un peu de vent</p>

Jean-Claude Herz, *Carnets*, août 1942.

Au bord du précipice

L'humanité est au bord du précipice. Depuis des millénaires, la tradition a conservé sur terre l'usage de la guerre. Plusieurs civilisations ont grandi et brillé du plus vif éclat avant de s'éteindre sous les pieds des conquérants barbares. Le christianisme semblait avoir amené une vie de progrès continu. Depuis deux mille ans, tous les peuples du globe venaient peu à peu à la lumière de la civilisation, d'une civilisation qui croissait invinciblement. Hélas ! ce n'était que l'extérieur : à l'intérieur, la putréfaction toujours en germe faisait des ravages lents et silencieux. Et voilà que, depuis un demi-siècle, le monde assiste, impuissant, à sa décadence. Un premier et terrible incendie éclata quelques années après le début du siècle. La terre avait guéri ses plaies et quelques-uns reprenaient espoir en l'avenir. De nouveau, le feu s'est emparé de notre planète, d'abord local, puis s'étendant de plus en plus. Et maintenant, c'est une véritable conflagration qui menace de ruine le monde, qui d'ailleurs augmente chaque jour de proportions, et qui a déjà dépassé toutes les précédentes guerres par l'amoncellement des ruines qu'elle a causées. C'est dans cette épouvantable catastrophe que je lance mon appel au secours. Sera-t-il entendu ?

Mais ce n'est pas le cri d'un philanthrope trop sensible qui frémit des misères du peuple ; il est probable que, si je ne me trouvais pas dans la situation angoissante où je suis¹, je n'entreprendrais pas cette tâche aléatoire.

Quoi qu'il en soit, commençons par faire le point. Certes, la France n'est plus en guerre. Les mères et les épouses ne tremblent plus pour le soldat et les pays actuellement en guerre nous envient à ce point de vue. Mais quelle désolation après le passage de la tempête ! Les deux tiers du pays occupés par des soldats hostiles, et exposés aux bombardements de leurs adversaires, dont la population française est le plus souvent victime ; un million et demi de prisonniers séparés de leurs familles depuis plus de deux ans, et dont les bras manquent cruellement ; et surtout, le spectre de la famine qui plane au-dessus de nous, de plus en plus menaçant. Combien de fois me suis-je senti envahi d'une rage muette au souvenir des mets délicieux dont je suis privé depuis si longtemps ! Quand reverrons-nous sur notre table de la sauce mayonnaise ? Quand mangerons-nous à notre faim ? Quand aurons-nous de nouveau de la viande tous les jours, des œufs plusieurs fois par semaine, du lait chaque matin, du beurre, du miel, du fromage à volonté ? Quand reviendront les énormes platées de pommes de terre que nous avons l'habitude de voir sur notre table à midi ? Je crois qu'il y a des plats que j'ai tout à fait oubliés, tellement il y a longtemps qu'ils me sont inconnus. Et les résultats de cette diète forcée ! Une dégringolade de l'aiguille de la balance : la plupart des personnes que je connais ont perdu une vingtaine de kilos ; mes parents voisinent les 45 ; moi-même, bien que les jeunes soient moins affectés, j'ai pris, en pleine croissance, à peine quelques livres en trois ans. Quarante millions de personnes (et je parle seulement de la France) subissent le même supplice que moi, pour beaucoup même un plus affreux supplice. Car combien les riches sont favorisés au détriment des pauvres ! Si je ne me trompe, la santé publique, fortement compromise par les restrictions alimentaires, court le risque d'être en butte à mille maladies et épidémies favorisées par l'état de maigreur de tout le monde et le manque d'aliments riches. La tuberculose fait, dit-on, de terribles ravages parmi les prisonniers. C'est la race française qui est atteinte dans tous ses organes.

Et ce ne sont pas seulement les aliments qui nous manquent. Les trois quarts du charbon ont disparu, le bois est introuvable, et un troisième hiver menace. Pour ma part, habitant dans la région parisienne qui n'est pas particulièrement rude de climat, j'ai vu le thermomètre de ma

¹ Première allusion de l'auteur à sa judéité.

chambre descendre au-dessous de -5°. Six mois de temps commencent à effacer de ma mémoire le souvenir des nuits glacées auxquelles remédiait une faible bouillotte d'eau chaude, des matins où je réchauffais mes mains devant le radiateur électrique, des après-midi où je faisais mes devoirs les mains gantées de laine, et des soupirs poussés devant le tas de charbon s'amenuisant. Et les restrictions de gaz et d'électricité, encore supportables jusqu'à maintenant, et la disparition des carburants et de l'huile, la suppression d'autobus et de trains, tous ces petits obstacles qui, au total, rendent la vie difficile ; et le manque de papier que l'on nous annonce ; et le manque de caoutchouc qui nous empêche de jouer au tennis, nous fait craindre pour la santé de nos bicyclettes et me fait contempler avec tristesse mes souliers éculés ; je passe sur un tas de petits objets usuels qu'on ne trouve plus, lames de rasoirs, crayons, etc. Et la situation ne peut qu'empirer.

Et tout cela n'est rien à côté des malheurs qui frappent une certaine catégorie de gens dont je fais partie bien involontairement et que des préjugés indignes d'une civilisation moderne mettent au ban de la société dans une grande partie de l'Europe. On ne peut trouver de qualificatif pour des principes qui établissent des distinctions de races tout à fait discutables, qui privent la postérité des œuvres d'un Heine, d'un Mendelssohn, d'un Offenbach, à moins qu'ils enlèvent à ces œuvres leur état-civil, qui la priveraient des œuvres d'un Bergson ou d'un Montaigne s'ils étaient appliqués sans crainte du qu'en dira-t-on, et qui vont inévitablement détruire les fondements du christianisme, donc de notre civilisation.

Et si ce n'était que cela ? Mais on s'attaque à notre liberté et à notre propriété, on nous pourchasse et on nous ruine. Dois-je raconter le crescendo des persécutions auxquelles j'ai été soumis depuis deux ans ainsi que mes proches ?

Cela a commencé avec la clôture de la ligne² pour les nègres, juifs et sangs mêlés. J'ai cependant pu revenir en zone occupée avec ma famille à la faveur d'une surveillance relâchée en raison des intenses rapatriements, et le temps pour ne pas voir réquisitionner notre maison. Mais j'ai bientôt vu la plus grande partie des gens de ma famille chassés de leur emploi ; le tampon injurieux appliqué sur les cartes d'identité ; les innombrables affiches et brochures aussi ignobles les unes que les autres qu'on a vues pendant longtemps à Paris ; la presse encore plus ignoble qui règne depuis plus de deux ans ; les rafles en pleine rue ou à domicile qui ont enlevé à leurs familles des hommes qu'elles ne reverront pas ; les exécutions d'otages, parmi lesquels un cousin d'amis très chers, accusé de communisme par dénonciation anonyme ; l'interdiction de sortir après 20 heures ; le milliard d'amende ; la saisie des titres et valeurs, le blocage des comptes ; la réquisition de la TSF et la confiscation du téléphone³ ; surtout le port de l'étoile, temps héroïque qui ne reviendra pas sans doute⁴ ; et enfin la neuvième ordonnance interdisant tous les lieux publics et les magasins sauf de 3 à 4. Evidemment une partie seulement du programme est accomplie ; on nous promet depuis assez longtemps la saisie des biens ; la prochaine étape serait le ghetto, à moins qu'on réserve aux Français⁵ le même sort qu'aux étrangers, la déportation qui est une mort lente et atroce : nombreux sont les échos qui sont parvenus à mes oreilles des scènes déchirantes qui ont marqué les rafles de Paris ; je sais aussi qu'il y a bien peu d'espoir que les Français arrêtés comme otages et déportés soient arrivés vivants en Silésie. Toutes les persécutions existantes et toutes les éventualités menaçantes poussaient ceux qui le pouvaient encore à fuir un pays

² Il s'agit de la ligne de démarcation. Les Herz s'étaient réfugiés à Agen lors de l'exode de juin 1940.

³ Ce dernier membre de phrase est un ajout au crayon dans le coin supérieur gauche du feuillet.

⁴ Jean-Claude Herz fait ici allusion au fait que l'étoile n'est pas portée en zone Sud. Du reste, une fois réfugiés à Toulouse, les Herz, sans changer de nom, cesseront de se dire juifs.

⁵ Il s'agit ici manifestement des israélites français.

occupé par les troupes d'un homme qui a dit qu'Israël disparaîtrait de la terre pour mille ans. Je suis donc maintenant⁶ en zone libre, où aucune des persécutions concrètes de l'autre zone n'est exercée, mais qui sait si le régime ne va pas s'y aggraver ? Et même si la situation se maintenait sans empirer, rien n'est plus incertain que mon avenir, étant données toutes les carrières qui me sont fermées. Enfin, j'ai tout de même abandonné une maison que j'habitais depuis dix ans, obligé d'y laisser avec peu d'espoir de les revoir presque tous mes souvenirs d'enfance, tout ce qui m'appartenait, mes livres, mes jouets, mes habitudes paisibles de confort, pour que peut-être d'autres viennent l'occuper en vandales et détruire ce qui se rattache à dix ans de mon existence.

⁶ Ajout de la date au crayon à l'interligne : 3 août 1942.